BULLETIN CRITIQUE

Linguistique et philologie.

Gerhard Meiser, Veni Vidi Vici. *Die Vorgeschichte des lateinischen Perfektsystems* : München, Beck, 2003 (Zetemata, 113), xxii-218 pages.

G. Meiser a déjà publié deux maîtres livres, sur la phonétique historique de l'ombrien (1986) et sur la phonétique et la morphologie du latin (1998, v. *Revue*, 77, 1999, 293-294) ; il nous présente ici l'édition mise à jour de son *Habilitationsschrift* de 1991, qui deviendra une référence essentielle.

Ce n'est pas à dire que l'on ait affaire à une lecture facile. L'auteur-compositeur a choisi un caractère assez petit, la justification est dense. Heureusement l'index, complet, distingue en gras les passages essentiels. L'allemand, assez recherché, complique parfois l'interprétation ; les renvois intérieurs soulignent la cohésion de l'ouvrage, mais dispersent un peu l'attention. Les nombreux tableaux permettent de rassembler ses idées et de suivre la démonstration de l'auteur, qui convie souvent son lecteur à un véritable lavage de cerveau, car la doctrine est très moderne et fait appel aux dernières théories de la grammaire comparée, dans la tendance développée par H. Rix, maître reconnu en ce domaine, surtout depuis la publication du monumental *LIV* (Wiesbaden, Reichert, 2001[2]).

L'éclairage est fondamentalement diachronique, comme le signale le titre ; on plonge dans la préhistoire du latin, en remontant de l'italique au pré-indo-européen, ce qui suppose une large part d'hypohèses. Le latiniste utilisateur de la *Morphologie* d'A. Ernout aura donc des surprises : le fonds est le même, mais la mise en perspective diffère complètement. Les quinze chapitres se distribuent ainsi : 1 but et méthode (on notera le recours à l'« iconicité ») ; 2 histoire de la recherche (A. Meillet et ses élèves : P. Chantraine, L. Renou, St. Lyonnet, auteurs d'excellents ouvrages sur le parfait en grec, en sanscrit et en arménien, ainsi que G. Serbat, dont les articles stimulants ont été parfaitement réédités par L. Nadjo en 2001 chez Peeters, passent aux oubliettes) ; 3 le pré-italique (le vénète est mis sur le même plan, sans y être intégré) ; 4 le verbe pré-italique (tableau complet incluant le présent) ; 5 aoriste et parfait (se distinguent encore fonctionnellement au début) ; 6 l'aoriste radical pré-italique (WA) ; 7 l'aoriste sigmatique pré-italique (SiA, en latin SP) ; 8 l'aoriste thématique à redoublement (RA) ; 9 le parfait pré-italique (à voyelle longue LP, à degré long DP, à redoublement RP) ; 10 principes distributionnels et exceptions (*fefelli*, *fidi*, *vhevhaked*, *cepi*) ; 11 parfait à redoublement (déjà 9) ; 12 parfait à voyelle longue (déjà 9) ; 13 parfait simple (sans marque ; *bibi* est manifestement refait sur le présent) ; 14 parfait en *u* et en *v* ; 15 classes et changements. Tous les parfaits latins non réguliers sont minutieusement passés au crible.

Comme on le voit, le paradigme verbal entier est incorporé : présent, imparfait, futur et les modes. C'est la version développée de la *Laut- und Formenlehre*, argumentée, évidemment, mais parfois trop dogmatique. Le parfait en *v* proviendrait d'une périphrase incluant le féminin du participe parfait (voir déjà H. Rix) ; *portāuerās* est tiré de **prtāwosis esās*, ce qui en fera sursauter plus d'un ; *portasti* (Fronton !) est doté d'un *s* italique comparable au *donasto* vénète. *Fui* représente un parfait à redoublement : **fufuway*. Toutes ces reconstructions démontrent une préférence donnée au sabellique, sans tenir compte du polymorphisme et de l'état rudimentaire de la conjugaison à une date ancienne (supplétisme, défectivité) ; le présent n'est pas encore fondamental. Les doctrines antérieures ne sont pas assez prises en compte ; sans entrer dans le détail de la discussion, on pouvait au moins les signaler. Le choix entre l'aoriste et le parfait n'est pas toujours facile. On aimerait parfois plus de netteté. Serait-il possible de remplacer une fois pour toutes prétérito-présent par perfecto-présent (*memini*, etc.) ?

L'imparfait en *-bā-* est censé représenter l'injonctif au degré zéro de la racine **bhew-h-*, qui du coup gagne de pouvoir préciser la couleur de la laryngale : **h_2*. L'imparfait du subjonctif en *-sē-* se retrouve nanti d'un morphème de futur ; l'étymologie de la désinence *-minī* fait frémir (p. 43, n. 18) : **-dhweney* ; l'équation *habeo* / all. *haben* (p. 65) ne va pas de soi ; *uel* est considéré comme un impératif (la volonté d'autrui ne se commande pas !) ; je n'arrive pas à considérer *dare* comme un verbe à redoublement, malgré le sabellique qui présente la voyelle thématique. *Reddo* vise à éviter une analyse du type de *redeo* et ses désinences sont apophoniques ; le préfixe *re-* n'a rien à voir avec *reliqui* abusivement assimilé à λέλοιπα (M. Leumann). Les trois formes qui servent triomphalement de titre sont interprétées, au moins partiellement, comme d'anciens aoristes (*ueni*, *uidi*, *uici*) ; certains seront dubitatifs, au moins pour *uidi*. L'auteur n'est pas très net sur le classement (qui remonte à E. Benveniste) de *edi* et *emi* parmi les parfaits à redoublement (**h_1e-*). *Tutudi* est séparé du sanscrit *tutoda*, à cause de l'absence de la valeur d'état. L'explication de *quaero* par **ko-ays-* est téméraire. En revanche la distinction de *lego* « ramasser » et de *-lego* « être attentif à » (*neglego*, *diligo*, *intelligo* ; cf. ἀλέγω), fondée sur l'opposition des parfaits (*legi* / *-lexi*), est tout à fait louable.

La typographie, pourtant complexe, comporte très peu d'erreurs, faciles à corriger ; félicitons l'auteur. On lira *stipulam*, p. 65, et le verbe est généralement déponent : *stipulor*. Le côté aspectuel a été rapidement traité et les ouvrages français cités plus haut auraient été utiles. Le latin, manifestement, passe après les spéculations pré-italiques ou pré-indo-européennes ; les paradigmes donnés p. 217-218 pour expliquer le parfait *iī* (< **hi-hoy-hay*) par recours à un redoublement sont révélateurs. Rappelons que F. Bader (d'ailleurs citée) considérait le vocalisme *o* comme redondant dans un parfait à redoublement.

La bibliographie comporte des oublis, mais aussi des négligences inattendues. Le *Dictionnaire* de Chantraine a été terminé en 1980, l'*EWA* de Mayrhofer en 1996 (le tome III, 2001, traite de la langue récente et contient les index) ; Walde / Hoffmann, commencé en 1930, a été terminé en 1954, l'index date de 1955-1956 ; K. Hoffmann a publié un tome III des *Aufsätze* en 1992 ; Puhvel le tome V de son *Dictionary* en 2001 ; l'*OLD* a été publié de 1968 à 1982 ; le *Lexique* de Vendryes, commencé en 1959, a atteint la lettre D en 1996 et contient M-V, avec le soutien de P.-Y. Lambert ; la traduction anglaise du *Handbuch* de Thurneysen (1909) date de 1946 ; le *RIG*, grâce à B. Fischer et P.-Y. Lambert, a été terminé en 2002. Tous ces détails ont leur prix ; p. XVII écrire Morpurgo (*bis*) et Muller Jzn (c'est son patronyme !). Les *Studien* de Wackernagel (*Programm* de 1904) se trouvent plus facilement dans les *Kleine Schriften*, III, 1000-1021.

Vétilles que tout cela, mais l'excellence ne se limite pas. La hardiesse et la nouveauté de ce livre amèneront des progrès sensibles, tout en subissant un rodage nécessaire.

Pierre FLOBERT.

Latin vulgaire-latin tardif VI. Actes du VI^e^ colloque international sur le latin vulgaire et tardif (Helsinki, 29 août-2 septembre 2000), édités par H. SOLIN, M. LEIWO, H. HALLA-AHO : Hildesheim, Olms-Weidmann, 2003, XVI-594 pages.

Les colloques sur le latin vulgaire et tardif et les actes qui les suivent sont désormais bien lancés. Le VI^e^ colloque avait eu lieu en Finlande, pays dont les savants, depuis V. VÄÄNÄNEN, ne cessent de s'illustrer dans ce domaine. Malgré la disparition de plusieurs figures (V. VÄÄNÄNEN, R. COLEMAN, E. COSERIU, I. FISCHER, H. PETERSMANN), à la mémoire desquelles les éditeurs du colloque dédient le volume, les générations se renouvellent et les recherches vont bon train : 42 contributions dans le présent livre ! On remerciera les éditeurs (au sens anglais du terme) et l'éditeur (au sens français, Olms-Weidmann en l'occurrence) de n'avoir pas hésité à publier un aussi gros volume sur un sujet que d'aucuns considèreront sans doute comme marginal. Les contributions, réparties en cinq ensembles (Problèmes généraux et structuraux, Textes et documents, Variation linguistique, Questions lexicales, Système grammatical), montrent la variété et la vitalité de la recherche des latinistes, qui se fait l'écho de préoccupations actuelles de linguistique générale. Car les recherches d'aujourd'hui portent de plus en plus visiblement l'empreinte de la linguistique générale. Le latin vulgaire et le latin tardif ne sont plus désormais envisagés comme de pures étapes dans le passage aux langues romanes. On a renoncé à la perspective téléologique, qui voyait toutes les transformations comme des préromanismes en puissance, sinon en acte. Les faits sont étudiés pour eux-mêmes, à l'intérieur du système de la langue, et ne sont plus traités comme de simples indices des évolutions linguistiques. Les études synchroniques prennent le pas sur la diachronie. On s'intéresse ainsi aux langues en contact, au bilinguisme, au « code-switching », aux conditions et aux modalités de la communication : F. BIVILLE, « Le latin et le grec « vulgaires » des inscriptions pompéiennes », H. HALLA-AHO, « Scribes and the letters of Claudius Terentianus », M. LEIWO, « Greek or Latin, or something in between ? The Jews of Venusia and their language », B. GARCÍA-HERNÁNDEZ, « La influencia griega y la renovacion del prefijo *sub-* en el latín tardío ». On a pris conscience de la diversité socio-linguistique de l'empire romain, corollaire de sa diversité sociale, ethnique, géographique, culturelle. J. HERMAN rappelle, dans sa contribution liminaire, qui fait office de présentation, que l'étude du latin vulgaire et tardif manifeste un intérêt croissant pour les grands processus de transformation linguistique ainsi que pour la typologie. Le colloque en porte la marque : R. de DARDEL, « Un cas de synchronie non uniforme en protoroman », M. HEJTMANOVÁ, « Hedging in vulgar Latin texts », M. C. MARTINS, « Configurationalité et non-configurationalité en latin », B. L. M. BAUER « The adverbial formation in *mente* in vulgar and late Latin. A problem in grammaticalisation ». Les études plus traditionnelles, étymologiques (E. N. BALLESTER, « L'expression de la notion « pierre » en latin tardif d'Hispania. Cast. *berrueco* : les données de la toponymie »), lexicales (A. M^a^ M. RODRÍGUEZ, « L'expression verbale de la mort chez Bède le Vénérable »), syntaxiques (O. SPEVAK, « L'emploi des conjonctions concessives dans la prose technique latine des IV^e^ et V^e^ siècles ») sont bien sûr toujours présentes. Il va de soi que les contributions dont nous avons

ci-dessus évoqué les titres n'épuisent pas la richesse du volume. Même si l'intérêt pour la linguistique générale va croissant, le latiniste aura toujours profit à lire de tels travaux, qui apportent beaucoup à une connaissance plus fine des textes et de la langue, d'autant que leurs auteurs écrivent avec clarté et sans jargon inutile — ce dont on ne saurait trop les féliciter.

Jean-Paul Brachet.

J. N. Adams, *Bilingualism and the Latin Language* : Cambridge University Press, 2003, 836 pages.

Dans le sillage des actes du colloque tenu à l'Université de Reading en avril 1998, parus sous le titre *Bilingualism in Ancient Society. Language contact and the Written Text* (Oxford University Press, 2002, 483 pages), et réunissant une quinzaine de contributions de chercheurs issus d'horizons divers, J. N. Adams a publié une mise au point fondamentale sur les contacts que le latin a entretenus avec les autres langues connues de l'Antiquité : *Bilingualism and the Latin Language* (Cambridge University Press, 2003, 836 pages). Ces deux ouvrages témoignent, entre autres publications ou manifestations scientifiques récentes, de l'explosion que connaissent actuellement les analyses socio-linguistiques portant sur le bilinguisme, les contacts de langues, et les interférences linguistiques et culturelles, tant dans le domaine des langues anciennes que dans celui des langues modernes. Si la socio-linguistique antique ne peut ignorer les apports théoriques et méthodologiques issus de la réflexion sur les langues modernes et leur expérience vécue, oralement, au quotidien, les documents anciens, par nature écrits, qu'ils soient littéraires ou épigraphiques, officiels ou privés, constituent eux aussi un témoignage fondamental à verser au dossier de l'histoire générale des langues et des civilisations. C'est le message qu'entend faire passer J.N. Adams, et c'est dans cette double perspective qu'est conçu l'ouvrage.

La problématique des contacts de langues n'est pas réservée aux seuls linguistes ; elle constitue une donnée fondamentale du monde 'romain', et doit interpeller tous ceux qui, d'un point de vue littéraire ou historique, s'intéressent à l'Antiquité. L'usage du latin, langue de pouvoir et de civilisation, instrument de la conquête romaine et de la diffusion de la culture gréco-latine, ne doit pas faire oublier que l'Italie primitive, puis l'Empire romain, ont constitué un monde multilingue, politiquement et culturellement dominé par le latin et le grec. La domination romaine n'a pas toujours ni tout de suite provoqué l'élimination des langues locales. Elle a entraîné la mise en place de stratégies de communication diverses, nécessitant l'apprentissage des langues, ou faisant appel à des intermédiaires, interprètes et traducteurs ; elle s'est aussi accompagnée de réactions nationalistes et protectionnistes. Mais les contacts de peuples et de langues ont surtout généré, au quotidien, toutes sortes de situations langagières particulières auxquelles les témoignages qui nous sont restés, exclusivement écrits, ne nous donnent qu'imparfaitement et partiellement accès, mais qu'essaie de reconstruire J.N. Adams, en exploitant au maximum les données historiques et les documents épigraphiques. Dans ces situations sont entrés en jeu, outre les compétences linguistiques et socio-culturelles des locuteurs, dans leur propre langue et dans les langues acquises, le contenu des échanges verbaux, les objectifs visés en fonction des destinataires, et autres paramètres qui font que chaque production se révèle unique et originale, et que le bilinguisme se décline en une foule de situations possibles, qui font la richesse et la difficulté du sujet. J.N. Adams ne se limite pas aux manifestations du bilinguisme

gréco-latin, dominant dans l'Antiquité : il prend en compte, sur une période qui va des débuts de la république romaine jusqu'au 4e s. p.C. (ce qui exclut les situations de bilinguisme engendrées par l'émergence des langues romanes), la diversité linguistique de l'Empire romain. Il ne se contente pas non plus d'exploiter les traditionnels témoignages littéraires, dont il offre toutefois un riche échantillonnage ; il fait aussi et surtout un très large usage des données épigraphiques récemment publiées ou rééditées, inscriptions, tablettes, *ostraca*, *papyri*. C'est dire les ambitions de ce livre, que concrétisent ses 836 pages, et la masse d'informations qu'il contient et de documents qu'il analyse.

L'ouvrage, véritable somme de réflexion et de savoirs, est organisé en neuf sections, qui allient l'approche théorique, en grande partie empruntée à la sociolinguistique anglo-américaine des deux dernières décennies, et l'examen de textes antiques, parfaitement maîtrisés dans leur diversité et le détail de leurs analyses. L'introduction (p. 1-110), s'interroge sur la complexité des situations particulières auxquelles peut faire référence la notion de *bilinguisme*, et met en place les concepts fondamentaux de *compétence* (p. 5), de *code-switching* (typologie, p. 21-25), d'*emprunt* (p. 26, 29) et d'*interférence* (p. 27-28). Si le bilinguisme entraîne des phénomènes d'influence réciproque d'une langue sur l'autre, il faut nettement faire la distinction (cf. aussi p. 418) entre l'*emprunt*, intégration d'éléments étrangers dans la langue maternelle du locuteur (influence de la langue 2 sur la langue 1), et l'*interférence*, importation de traits de la langue maternelle dans la langue étrangère, imparfaitement maîtrisée (influence de la langue 1 sur la langue 2). La notion de « texte bilingue » est elle aussi complexe, et J. N. Adams en propose une typologie (p. 30 *sq.*), en s'intéressant plus particulièrement aux processus de translittération, de transfert de formulaire, et d'automatismes de traduction.

La seconde section (p. 111-296) passe en revue les langues qui ont été en contact avec le latin et le grec : les langues italiques (en particulier l'osque), l'étrusque, le celtique, le punique, le libyque et le berbère, l'araméen et l'hébreu (les textes bibliques ne sont pas pris en compte), les langues germaniques, ibériques, l'égyptien, le gète et le sarmate, le thrace. C'est la première fois qu'est proposé un inventaire systématique, aussi large, de documents littéraires et épigraphiques témoignant des contacts que le latin a entretenus avec les langues autres que le grec. C'est dire l'intérêt que présente cette anthologie originale, issue du dépouillement d'une masse considérable d'ouvrages et de documents. Avec ces témoignages de contact, c'est une double problématique qui se trouve soulevée : celle de la romanisation des territoires conquis et de la disparition des langues indigènes, et l'existence de variantes régionales du latin, se dessinant sous l'influence des langues vernaculaires.

La troisième section (p. 297-416) est consacrée au *code-switching*, ou passage d'une langue à une autre au sein d'un même contexte énonciatif. Le phénomène est analysé dans ses manifestations et ses motivations. Une large place est accordée, en littérature, à la *Correspondance* de Cicéron (p. 308-347), et, en épigraphie, aux aspects institutionnels : onomastique, filiation, titulature, datation, droit, armée. Il conduit à s'interroger sur les concepts d'identité, de diglossie (p. 399), et de langue « mixte ».

La quatrième section (p. 417-526) traite du bilinguisme comme facteur d'évolution linguistique et de différenciation de la langue latine. Les emprunts et interférences y sont envisagés dans la diversité de leurs manifestations linguistiques, phonétiques, graphiques, morphologiques, syntaxiques, lexicales (formations empruntées, hybrides, calques). C'est ainsi la question des variétés régionales du latin qui se trouve de nouveau posée, cette fois en termes d''accent' et d'emprunts de mots techniques (p. 437-459). Mais le problème fondamental concerne avant tout

ce que l'on appelle le 'grec des Romains' et le 'latin des Grecs'. Sous ces concepts aux dénominations significatives se cache une réalité complexe, difficile à appréhender, et qui mériterait une analyse plus poussée. Elle inclut tout d'abord un ensemble d'éléments communs aux deux langues, reçu en héritage, ou acquis par emprunts indépendants ou réciproques. Cet ensemble détermine, à l'intersection des deux langues, un 'espace' commun, une sorte de 'zone franche'. Ces deux notions impliquent par ailleurs un ensemble de formes linguistiques, se manifestant aux différents niveaux de la langue — graphie et prononciation, flexion (ainsi des anthroponymes féminins latins à génitif en *-aes*), lexique (création de néologismes, littéraires ou techniques), phraséologie (décalques maladroits de traductions) — qui, sans exister dans la langue d'origine, se développent dans la langue d'accueil. Toutes ces formes, qui ne sont à proprement parler ni grecques ni latines, constituent entre les deux langues un espace de transition : elles participent à chacune des deux langues, sans appartenir à aucune d'entre elles. Ce n'est pas seulement en termes de mixité, mais aussi d'intersection de systèmes et de production d'espaces intermédiaires, que doit s'analyser le bilinguisme, sans pouvoir aller jusqu'à évoquer l'émergence de 'langues' nouvelles, fussent-elles embryonnaires. Les documents dont nous disposons ne nous permettent pas d'évoquer l'existence de pidgins, ni même de *lingua franca* dans l'Antiquité, ce qui n'exclut pas qu'il ait pu en exister, puisque nous n'avons malheureusement pas accès à ce qu'a pu être la réalité parlée.

Sans perdre de vue la dimension théorique, les quatre sections suivantes traitent de dossiers plus spécifiques. Le latin en Egypte (p. 527-641), langue du pouvoir et de l'armée, langue minoritaire, génératrice de diglossie (p. 537 *sq.*), est paradoxalement attesté par de nombreux documents épigraphiques, variés et originaux, dans leur support comme dans leur contenu. C'est ensuite le monde du commerce qui est évoqué, d'abord par l'étude du bilinguisme de la communauté des *negotiatores* de Delos (2^{e} s. a.C.-1er s. p.C.), avec un dossier systématique sur l'emploi des termes *Italici* et Ῥωμαῖοι, et l'expression de la filiation, puis par l'examen fouillé des graffites sur poteries de la Graufesenque (p. 687-724), qui ouvrent des perspectives sur les contacts entre le gaulois, le grec et le latin en Gaule au 1er s. p.C. Une huitième section regroupe deux dossiers : le latin scolaire, représenté par une traduction sur papyrus, littérale et maladroite, de deux fables de Babrius (p. 725-741) ; et la morphologie verbale du latin 'vulgaire', dans des documents militaires du début du 2^{e} s. p.C. : les lettres sur *papyri* du soldat Claudius Terentianus, en Égypte, et les tablettes de Vindolanda, au nord de la Grande-Bretagne (p. 741-750). La conclusion, sous la forme de 'quelques remarques' (p. 751-766), réaffirme les axes et les principes fondamentaux de la problématique du bilinguisme : la langue comme affirmation d'identité et d'intégration, le choix et l'apprentissage des langues, la politique linguistique, les cas de diglossie, l'hellénisation du latin, la différenciation du latin selon les milieux socio-linguistiques et les régions, l'évolution et la mort des langues.

J.N. Adams a manifestement suivi et scruté, depuis de nombreuses années, tout ce qui avait trait au bilinguisme dans les documents anciens et les publications récentes relatives à l'Antiquité. En témoigne la très riche bibliographie de près de mille titres (p. XXVI-XXVIII et 767-804), arrêtée sauf exception à 2000, et qui pourrait encore être complétée, par exemple par les travaux de C. Brixhe et de l'école de Nancy sur *La koinè grecque antique*, en particulier *I. Une langue introuvable ?* (1993) et *III. Les contacts* (1998), ou par ceux de G. Purnelle sur la translittération du grec et du latin (*Les usages des graveurs* ..., 1995, et articles). Elle pourrait aussi s'enrichir de la tradition, ancienne, de la traduction des textes bibliques, qui n'est absolument pas abordée. L'approche conjointe du grec et du

latin, dans leurs influences réciproques, est en pleine expansion, en particulier dans le secteur de l'épigraphie, qui a encore beaucoup à apporter. D'autres domaines du savoir et de la civilisation antiques pourraient aussi donner matière à des dossiers fouillés comme ceux que nous offre J.N. Adams, la médecine, par exemple, ou encore le métalangage, et la grammaire, pour laquelle s'est tenu à Lyon, en 2002, un colloque sur « Le bilinguisme et la terminologie grammaticale gréco-latine ».

Bilingualism and the Latin Language est un grand livre, qui relève d'une entreprise titanesque. Il réunit une masse impressionnante de documents variés, interprétés avec la sûreté et l'acribie philologiques qu'on connaît à J.N. Adams. Il fourmille de faits significatifs auxquels permettent d'accéder, plus directement, deux index : un index thématique, avant tout consacré aux notions linguistiques, mais qui, en l'absence d'un index des citations et des textes étudiés, permet aussi de se référer à quelques auteurs et documents fondamentaux ; et un index des mots, qui est en même temps un index des langues abordées. Nous disposons maintenant, avec cette somme sur le bilinguisme antique, d'un ouvrage de référence désormais incontournable, pour l'histoire des contacts de langues dans l'Antiquité, mais aussi et surtout, pour l'histoire de la langue latine, et l'Histoire du monde gréco-romain.

Frédérique Biville.

Klassische Philologie inter disciplinas, édité par Jürgen Paul Schwindt : Heidelberg, Universitätsverlag C. Winter, 2002, 211 pages.

Cet ouvrage regroupe neuf communications allemandes prononcées lors du colloque interdisciplinaire de philologie classique qui s'est tenu à Heidelberg durant l'hiver 2001-2002. L'objectif de cette première rencontre a été de donner la parole à des courants actuels de la philologie classique aussi nombreux et aussi différents que possible. Aussi constate-t-on d'emblée quelques lacunes, dans la mesure où certaines tendances sont plus fortement représentées que d'autres.

La communication de Renate Schlesier (« Idole und Gewebe. Kultur als Bild und Text », p. 1 à 23) crée, en parcourant les notions capitales relatives à l'image et au texte dans l'histoire de la civilisation, les conditions préalables à une définition objective de la relation précise existant entre ces domaines de représentation et cette terminologie souvent floue. L'auteur pose en même temps l'*aition* comme dominante évidente de la notion de texte dans la théorie la plus récente des civilisations. L'objectif n'est pas moins de définir les notions de texte et d'image que de se demander, à propos de ce que nous appelons aujourd'hui image et texte, quelles sont les dénominations et les difficultés de dénomination, quelles sont les représentations culturelles et les usages entrés dans l'histoire. À cet effet, les exemples choisis sont tirés de l'antiquité classique, en particulier de la tradition grecque qui est à l'origine de ces concepts. Sont abordés ainsi les notions de *graphê*, *agalma* et *eikôn*, ainsi que celle de *eidôlon*, la notion de l'image la plus ancienne associée exclusivement à la perception visuelle et dérivée dans les langues modernes sous la dénomination « idole ».

En partant d'un postulat d'une différence de catégories caractéristique de la perception pré-moderne et moderne du rapport entre image et texte, Gregor Vogt-Spira (« Visualität und Sprache im Horizont antiker Wahrnehmungstheorie : Einige Überlegungen zur Bild-Text-Debatte », p. 25 à 39) analyse un exemple spécifique du débat de la communication dans l'antiquité. Alors que les théories les plus récentes ont coutume de considérer image et texte comme des systèmes de représentation fondamentalement séparés, eu égard au pouvoir évocateur du signe, la vision antique a toujours étroitement associé la théorie de la perception et celle

de la connaissance, rendant ainsi possible l'interférence entre la langue et le visuel.

La contribution de Martin Hose (« Die Erforschung des Vergessens als Aufgabe der Klassischen Philologie », p. 41 à 49) présente les traits caractéristiques d'un '*Oblivionismus*' utilisé comme technique culturelle à toutes les périodes de ruptures essentielles de la littérature grecque et latine. Le travail de construction de l'oubli pourrait, en même temps, apparaître comme un correctif créant une cohérence d'un monde de communication se fiant à son stock sans fin de souvenirs et de capacité de mémoire.

En prenant comme support les fragments 94 et 96 de Sappho, Thomas A. Schmitz (« Die « pragmatische » Deutung der frühgriechischen Lyrik : Eine Überprüfung anhand von Sapphos Abschiedsliedern frg.94 und 96 », p. 51 à 72) démontre le caractère problématique de la vision réductrice des explications des textes littéraires à l'éclaircissement possible et prétendu de ses conditions pragmatiques. A ce cercle réducteur englobant tout ce qui, dans les textes, est traité comme une fiction, de même que les conditions de leur apparition et de leur diffusion, n'échappe que celui qui tient compte aussi des impondérables dans le processus de transmission ainsi que du statut littéraire du texte.

Catulle fournit un exemple d'une réflexion poétique sur les tribulations des procédés d'interprétation pragmatique et littéraire. En effet, selon Jürgen Paul Schwindt (« 'Autonomes' Dichten in Rom ? Die *lex Catulli* und die Sprache der literarischen Phantasie », p. 73 à 92), on saisit dans le *carmen* 16 le palier décisif d'une prise de conscience concernant les lois spécifiques à la littérature. La pragmatisation du programme de Catulle dans une adaptation littéraire et historique conduit à une autonomie *au second degré* qui rappelle seulement de loin l'esthétique souveraine de l'auteur romain. Car c'est une approche bien superficielle pour qui veut trouver dans le *carmen* 16 une tendance hostile à l'imagination.

Les discours de César chez Cicéron ne sont d'ordinaire ni lus ni appréciés comme morceaux d'éloquence. Ainsi Arnd Kerkhecker (« *Priuato officio, non publico*. Literaturwissenschaftliche Überlegungen zu Ciceros 'Pro Marcello' », p. 93 à 149) déploie à partir d'une lecture rigoureuse du *Pro Marcello* le panorama d'une langue d'une grande suggestivité qui, pour la première fois, représente « une réalité jusque-là déformée, voilée et qui n'apparaît pas au grand jour ». Le scénario du pouvoir personnel de César se concrétise par l'intermédiaire d'une rhétorique littéraire dans la langue et dans le style, et d'une manière qui reste déterminante aussi bien pour le principat que pour les usages littéraires.

Dans une discussion sur les concepts actuels d'exploration scientifique de textes culturels, Helmut Krasser (« Poeten, Papageien und Patrone. Statius *Silua* 2, 4 als Beispiel einer kulturwissenschaftlichen Textinterpretation », p. 151 à 168) interprète la *Silve* 2, 4 de Stace dans la perspective socio-culturelle d'un système complexe. Le lieu où se mesurent les habitudes de pensée et d'action du monde romain est le poème, qui n'est plus perçu dans le contexte de l'histoire des genres et des motifs, mais comme la cristallisation d'un lieu d'expériences culturelles développant des stratégies d'argumentation littéraire.

En se préoccupant des concepts d'une philosophie linguistique chez saint Augustin, Therese Fuhrer (« Augustin : Ein Autor im pluridisziplinären Focus. Zur Rolle der klassischen Philologie im Dialog mit Philosophie und Theologie », p. 169 à 185) apporte de nouvelles perspectives au travail philologique classique, qui se concentre sur le point de rupture des discours philosophiques et théologiques. Est déjà caractéristique de l'œuvre de jeunesse de saint Augustin, le *De Magistro*, ce qui définira les ouvrages d'exégèse biblique qui suivront (les *Retractationes*), c'est-à-dire la tension irréductible entre un scepticisme linguistique profondément ressenti et une virtuosité qui concerne la langue et l'interprétation des textes.

Enfin, la contribution d'Oliver Primavesi (« Bild und Zeit. Lessings Poetik des natürlichen Zeichens und die Homerische Ekphrasis », p. 187 à 211) démontre le caractère d'actualité des disciplines à caractère scientifique de l'antiquité vues dans une *préhistoire* interdisciplinaire. Avec l'analyse de la description du bouclier chez Homère qu'a menée Lessing ressurgit un débat du XVIII[e] siècle, dans lequel s'épanouit la constitution d'une théorie esthétique de la communication en voie de formation dans la confrontation entre textes antiques et images des textes des temps modernes.

On peut seulement regretter que dans cet ouvrage collectif ne figure aucun index pour se repérer à l'intérieur du livre et que seuls deux articles présentent une bibliographie. Il n'en reste pas moins que ces différentes communications sauront intéresser philologues, linguistes et latinistes en général.

Régine Utard.

Pietro Magno, *Principi di metrica latina seguiti da una scelta di poesie di Catullo tradotte e commentate* : Fasano di Brindisi, Schena editore, 2003, 111 pages.

L'avant-propos de P. Magno signale clairement que l'ouvrage est le fruit d'un enseignement universitaire, donné à l'Université de Lecce à partir de 2001, ce qui explique l'hétérogénéité du livre. Son unité n'est en effet pas celle que l'on pourrait attendre d'un ouvrage d'initiation à la métrique latine. Seules les pages 7 à 47 présentent de fait les éléments indispensables à l'étude des vers les mieux représentés dans la poésie latine et notamment dans la poésie lyrique. Ainsi l'hexamètre et les principaux vers de la lyrique horatienne se trouvent-ils décrits. L'étude fournit en outre un certain nombre de définitions dont on peut regretter le caractère parfois trop rapide — par exemple celle de l'hiatus ou de l'abrègement iambique —, ce qui imposera le recours à de véritables manuels de métrique — dont les références sont malheureusement absentes (seuls sont cités les ouvrages de L. Nougaret et de S. Boldrini). Cette absence de références est particulièrement gênante lorsque l'auteur aborde, de façon nécessairement rapide, la métrique du théâtre latin.

Paradoxalement, la partie de l'ouvrage qui nous a semblé la plus intéressante est donnée comme appendice. On y trouve une série de réflexions sur la métrique archaïque (notamment le saturnien, p. 47-52 ; la métrique de Livius Andronicus, p. 53-55 ; l'hexamètre d'Ennius, p. 56-63, pour les plus longues) ainsi que sur la métrique logaédique d'Horace.

La dernière partie de l'ouvrage (p. 74-106) présente, avec traduction italienne et des éléments de commentaire, différentes formes métriques et strophiques des poésies de Catulle : distiques élégiaques (LXX, LXXII, LXXXIII, LXXXV, XCII, XCIII, XCV, CI) ; sénaires iambiques purs (IV) ; hendécasyllabes phaléciens (I, II, V) ; choliambes (VIII, XXI) ; saphiques mineurs (LI). Aux textes de Catulle viennent s'ajouter deux textes d'Horace ainsi qu'un texte de Tibulle et un de Martial.

Le lecteur trouvera donc dans la première partie de cet ouvrage un aide-mémoire plus qu'un manuel de métrique, utile s'il s'en tient à la seule description des vers ; il est également dommage que, dans la partie où les textes de Catulle sont commentés, l'étude des faits de métrique ne débouche pas nettement sur l'étude du style.

Antoine Foucher.

Dirk M. Schenkeveld : *A Rhetorical Grammar. C. Julius Romanus. Introduction to the* Liber de aduerbio. Brill, Mnemosyne Supplementa : Leiden-Boston, 2004, ix-149 pages.

Notre collègue néerlandais propose ici une édition commentée d'un troisième Jules Romain, moins connu que les deux autres sans doute : il s'agit d'un grammairien latin de la seconde moitié du III^e^ siècle de notre ère (cf. p. 29-30) dont l'œuvre, abondante paraît-il, survit très partiellement chez des artigraphes postérieurs. En l'espèce, c'est le manuel de Charisius (*Grammatici Latini* de Keil, tome I, mais surtout Teubner, dans l'édition procurée en 1925 par Barwick, et revue en 1964) qui nous conserve de lui un *de aduerbio* : il est difficile de dire si le texte se présentait comme une monographie, ce que pense le présent éditeur, p. 56, ou un chapitre d'une *ars grammatica* de facture classique. Par ailleurs, et même si cette calamiteuse hypothèse n'est pas clairement évoquée par Schenkeveld, il se peut que l'extrait ici édité ait été l'objet d'altérations, suppressions, réécritures (cf. le commentaire à 247.17), au moment de sa reprise dans l'*ars* de Charisius, ce qui condamne à la prudence quant à l'évaluation du contexte.

Tout de suite, on regrettera que Schenkeveld n'ait pas jugé bon d'étendre son édition au-delà de l'introduction au *de aduerbio* (Charisius 246, 18-252, 31 B, soit sept pages dans le présent ouvrage !), sans inclure donc l'impressionnant travail lexicographique qui y était joint (Charisius 253, 1-289, 17 B), travail d'antiquaire qui fait encore le bonheur de nos éditions de fragments. Sans doute un tel choix aurait-il infléchi le commentaire voulu par Schenkeveld, et qui reste centré sur une problématique grammaticale. Cette absence, comme celle d'autres passages d'attribution explicite, mais aux limites plus ou moins définies (liste donnée p. 30-31), nous condamne à trouver ici « seulement » une étude, et non pas une édition complète des fragments de Romanus. Pour autant, le lecteur n'est pas perdant ! Sans entrer dans les détails, disons que les spécialistes y trouveront le concept de *consortium* qui, sur le plan morphologique, veut rendre compte du lien étymologique évident entre certains adverbes et les autres parties du discours : *occulto* avec les verbes, *domi* ou *domo* avec les noms, etc. La grammaire antique repose avant tout sur un classement morphologique strict du lexique : tout comportement « transversal » d'un lexème, qui serait pour nous justiciable de la syntaxe, constitue un défi pour cette taxinomie rigide qui s'interroge moins sur l'aptitude à produire du sens que sur le statut et les caractéristiques des éléments ; le *consortium* de Romanus offre une réponse qui ménage le classement : ouvre-t-elle cependant sur une perspective dynamique de l'emploi en contexte ? L'analyse de la discussion sur le statut des interjections, cette partie du discours proprement latine, que les Grecs rangeaient dans les adverbes, fera également un intéressant contrepoint à un récent colloque du Centre Ernout, tenu en Sorbonne au printemps 2004.

Matériellement, on saluera l'effort de présentation qui offre sur des doubles pages (p. 82-95) le texte latin à gauche, animé des conventions typographiques modernes (les mots en mention sont en italiques), respectant la disposition de l'édition Barwick de Charisius et suivi d'un apparat critique de bas de page, et, à droite, la traduction prudente (plusieurs honnêtes points d'interrogation) de ce texte difficile, divisée en paragraphes « naturels ». Il est cependant étonnant que la correspondance des pages ne soit pas exacte, et qu'il faille souvent chercher au début de la page suivante ou à la fin de la précédente le texte latin correspondant à ce qu'on lit en anglais ! Le commentaire (p. 97-131), balisé suivant la numérotation de lignes de l'édition Barwick, aussi adoptée dans la présente édition, ce qui permet de suivre commodément sur le Teubner, se veut « philologique », c'est-à-dire, supposons-nous, qu'il ne laisse aucune ligne du texte sans remarque. C'est là

un choix courageux certes, mais aussi contestable, puisqu'il noie, en quelque sorte, les analyses déterminantes sur la théorie grammaticale de l'auteur dans des remarques de moindre intérêt (*e.g.* 247.16-17 relevant une expression non réduite *eandem quoque interiectionis partem* qui aurait pu être *eandem* !). Un maigre index (p. 147-149) suit une précieuse bibliographie, que précède (p. 131-140) une mise au point aussi bienvenue qu'inattendue sur les annotations au texte de Charisius faites par l'humaniste Cauchius/van Kuyck à partir d'un manuscrit perdu, annotations largement exploitées dans l'édition Barwick.

On l'a compris, l'ouvrage de Dirk Schenkeveld est précieux tant par sa lecture et ses interprétations que par la mise en perspective qu'il offre de la tradition artigraphique latine, qui commence pour nous au IV^e^ s. C'est aussi et enfin un moyen d'approcher au plus près de la personnalité intellectuelle de celui qui nous a conservé ce texte : Charisius. On se doute en effet que la technique compilatoire mise en œuvre dans le manuel de ce dernier, actif à Constantinople sous Julien, ne lui est pas due : elle devait présider déjà à l'organisation du matériel dans l'*ars* de son maître Cominien, disparue, mais qui a inspiré des artigraphes comme Dosithée et Diomède. Or, les extraits attribués à Romanus chez Charisius sont précisément ceux qu'on ne trouve jamais chez les autres débiteurs de Cominien, si bien qu'il n'est sans doute pas dénué de fondement de définir l'*ars* de Charisius comme celle de Cominien augmentée d'extraits de Julius Romanus. La décision de Charisius d'ajouter les textes d'un vieil auteur à la grammaire qu'il connaissait procède sans doute de l'occasion — l'édition devait être déjà rare — ; on se plaira toutefois à penser qu'elle révèle aussi un attrait personnel, sinon une connivence intellectuelle. Mais c'est là un autre sujet...

G. Bonnet.

Histoire des textes.

Guglielmo Cavallo, *Della parte del libro. Sorti di trasmissione dei classici* (Ludus Philologiae, 10) : Urbino, Quattro Venti, 2002, 319 pages, 40 planches.

On trouvera ici, commodément rassemblés dans un ordre logique, divers articles publiés antérieurement, à des dates et en des lieux divers :

— p. 9-13 : « Dalla parte del libro. Considerazioni minime », *Formative Stages of Classical Traditions : Latin Texts from Antiquity to the Renaissance* (Atti del Convegno di Erice, 16-22 ottobre 1993), a cura di O. Pecere e M.D. Reeve, Spoleto, 1995, p. 1-5 ;

— p. 15-23 : « Caratteri materiali del manoscritto e storia della tradizione », *Filologia classica e filologia romanza : esperienze ecdotiche a confronto* (Atti del Convegno, Roma, 25-27 maggio 1995), a cura di A. Ferrari, Spoleto, 1999, p. 389-397 ;

— p. 25-29 : « Un'aggiunta al 'decalogo' di Giorgio Pasquali », *RFIC*, 112, 1984, p. 374-377 ;

— p. 31-47 : « Qualche annotazione sulla trasmissione dei classici nella tarda antichità », *RFIC*, 125, 1995, p. 205-219 ;

— p. 49-175 : « Conservazione e perdita dei testi greci : fattori materiali, sociali, culturali », *Società romana e impero tardoantico*, IV, *Tradizione dei classici, trasformazioni della cultura*, a cura di A. Giardina, Roma-Bari, 1986, p. 83-112, notes p. 246-271 ;